

mais où les étapes sont solidement définies, on peut y voir l'amorce d'une étude des paysages semi-bocagers des confins orientaux de la péninsule. Tonnerre a raison de penser qu'il ne s'agit point d'un bocage, mais les conditions de la future installation de ce dernier sont bien en place. Le troisième problème est plus ample, et La Borderie s'y était perdu : à qui réserver le premier rôle, alors que l'onomastique, les toponymes prouvent les échanges, les mélanges en zone frontière : le « poids » breton se sent plutôt au niveau des structures de parenté ou de certaines formes d'exploitation du sol ; mais la francisation est évidente sur les organismes d'administration des hommes, même au niveau du machtiern, à plus forte raison avec le relais « romain » des moines ; quant aux Normands, ils semblent éliminés du combat.

L'histoire des campagnes bretonnes est difficile : peu de chercheurs s'y attaquent pour les temps médiévaux anciens, en grande partie en raison de la dispersion chronologique et de la médiocrité de la documentation ; le travail de Tonnerre devrait redonner confiance à plus d'un, car il s'agit d'une reprise en sous-œuvre, modeste dans ses visées initiales, mais précisément assurée par là de ses progrès, et qui ne néglige aucun des sentiers d'accès à la connaissance. On peut, après ce premier travail, espérer de Tonnerre lui-même d'abord, et d'autres ensuite, un « désenclavement » qui se faisait attendre.

Robert FOSSIER.

André DUFIEF : *Les Cisterciens en Bretagne aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.*

M. André Dufief, assistant à l'Université de Haute-Bretagne, a soutenu au début de 1978 une thèse de doctorat de troisième cycle sur *les Cisterciens en Bretagne aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*. L'ouvrage, encore manuscrit, doit être publié dans les travaux de l'Institut armoricain de recherches économiques et humaines de l'Université de Haute-Bretagne. En attendant cette publication, on peut le consulter à la Bibliothèque universitaire de Rennes, à Villejean. Cet ouvrage est à placer dans la même ligne que la thèse de Hervé Martin parue dans la même collection en 1973 sur *Les ordres mendiants en Bretagne (vers 1230 - vers 1530)*.

M. Dufief étudie dans sa thèse l'implantation en Bretagne des « moines blancs » disciples de saint Bernard qui interprétaient la règle bénédictine dans le sens du dépouillement et de la pauvreté. Neuf abbayes cisterciennes sont fondées dans la pénin-

sule entre 1130 et 1150, trois de 1170 à 1200 et deux au XIII<sup>e</sup> siècle, ce qui fait au total quatorze abbayes cisterciennes pour l'ensemble du duché, soit une densité nettement supérieure à celle qu'on trouve généralement en France.

Pour expliquer ce succès, il ne suffit pas de faire appel au penchant traditionnel des Bretons pour l'érémisme et l'ascétisme et au souvenir du premier monarchisme celtique, celui des « saints bretons ». Il est aussi nécessaire de préciser les conditions qui ont permis cette éclosion au cours du second quart du XII<sup>e</sup> siècle. C'est donc tout naturellement que M. Dufief consacre sa première partie au « cadre local », à une évocation de la Bretagne à cette époque. Le pays n'est pas encore remis de l'anarchie dans laquelle il a sombré au cours des invasions normandes et qui s'est perpétuée bien après l'expulsion des pirates. Il subsiste encore de grandes surfaces incultes abandonnées aux landes, aux broussailles ou à des bois rabougris, certainement beaucoup plus étendues que les véritables massifs forestiers. Les uns et les autres sont d'ailleurs confondus sur le plan religieux sous la dénomination de « déserts » qui écartent les populations ordinaires mais attirent les âmes éprises de solitude et d'ascétisme. Le pays même, s'il a à sa tête un duc ou un comte, n'a pas encore de véritable organisation et les conflits locaux sont incessants. Sur le plan religieux, les neuf évêchés bretons ont tous un titulaire issu du milieu local et, bien que nos renseignements soient peu nombreux, il en est probablement de même des paroisses. Depuis la fin du X<sup>e</sup> siècle, quelques monastères ont été rétablis, mais ils sont beaucoup moins nombreux qu'aux temps celtiques et ils vivent assez misérablement. Le clergé breton vit replié sur lui-même et son niveau moral, intellectuel et spirituel s'en ressent. Des situations perçues ailleurs comme scandaleuses paraissent ici normales et sont acceptées par tous. Les premiers essais de réforme imposés de l'extérieur ont échoué. Le mouvement grégorien a été lent à gagner la région et les monastères locaux ont complètement échappé à l'influence clunisienne. Le seul élément réformateur est fourni par les nombreux prieurés de Marmoutier, de Saint-Florent-de-Saumur, du Mont-Saint-Michel ou, en moins grand nombre, d'autres abbayes normandes ou ligériennes établis en Haute-Bretagne. Mais chacun d'eux n'a qu'un petit nombre de moines. Bref, au début du XII<sup>e</sup> siècle, en raison même de son imperméabilité aux tentatives antérieures de réforme, la Bretagne pouvait fournir un excellent terrain pour de nouvelles expériences religieuses si celles-ci correspondaient à ses tendances profondes.

A cette époque, là comme ailleurs dans la chrétienté et peut-être plus qu'ailleurs en raison du tempérament local, on assiste

à une renaissance extraordinaire de l'érémisme. Mais cet érémitisme diffus et incontrôlé présentait pour l'Eglise des dangers. Peu cultivés, sans aucune direction, certains ermites semblaient dans l'extravagance ou professaient des doctrines qui s'écartaient de l'orthodoxie officielle, comme ces clercs bretons dénoncés par l'archevêque de Rouen, Hugues d'Amiens, dans son *Traité contre les hérétiques bretons*, ou même des vérités essentielles du christianisme, tel Eon de l'Etoile dont l'étrange équipée partie de la forêt de Paimpont devait tragiquement se terminer en Champagne. Certains ermites, comme Robert d'Arbrissel, se virent obligés de fonder de nouvelles congrégations. La règle bénédictine telle que l'avaient interprétée Robert de Molesmes ou Bernard de Clairvaux pouvait satisfaire les âmes éprises d'isolement, de pauvreté et d'humilité qui refusaient d'être entièrement livrées à elles-mêmes. Elle pouvait être acceptée sans difficulté par ceux qui, après l'avoir tenté, étaient effrayés par un érémitisme total. On connaît plus d'un établissement cistercien, en Bretagne comme ailleurs, qui a été précédé par un ermitage. Il y avait là un peu ce que, dans le jargon contemporain, on nomme récupération au profit de l'institution.

Le mouvement cistercien, non seulement attire les ermites, mais il connaît un grand rayonnement dans la société laïque où il passe alors pour la forme la plus parfaite de la vie monastique. Aussi certains grands comme la comtesse Ermengarde, seconde femme d'Alain IV Fergent et mère de Conan III, favorisent son implantation en Bretagne. Pour d'autres raisons, l'épiscopat lui est aussi favorable.

Après avoir évoqué ces circonstances, M. Dufief examine l'origine et l'implantation de chacune des abbayes cisterciennes de Bretagne. Là où il disposait de documents en nombre suffisant, il scrute les chartes. Ailleurs, en Basse-Bretagne notamment, il doit se contenter d'examiner le site des monastères afin de trouver dans le paysage environnant ce qui avait pu attirer les fondateurs. Une remarquable série de photographies aériennes prises par l'auteur supplée fort bien à de longs raisonnements. Les Cisterciens recherchaient la solitude au milieu de bois ou de landes, mais près d'un cours d'eau et généralement au pied d'un versant. Ils s'établissaient d'autre part relativement près d'une route fréquentée. M. Dufief signale que plus d'une fois leurs établissements sont situés à quelque distance d'une ancienne voie romaine. Plus d'une fois également ils reprennent un site qui avait été occupé à l'époque gallo-romaine, mais qui avait été abandonné depuis longtemps. Il faut voir là, non une recherche systématique d'établis-

sement antérieur, mais le flair de gens restés près de la terre qui savent choisir un site favorable.

A peine établis, les Cisterciens, au milieu des terres neuves qu'ils mettent en valeur, connaissent une réussite agricole qui leur donne revenus et aisance. Leur succès économique ne peut s'accommoder de leurs tendances spirituelles originelles. D'autre part, la Bretagne se transforme. Henri II Plantagenet et Pierre Mauclerc lui donnent les institutions et l'organisation qui lui avaient jusque-là manqué. Les moines blancs doivent donc s'adapter. Au « temps du refus », c'est-à-dire du refus du monde, succède « le temps des compromis », vers les années 1180. Le temporel des abbayes astucieusement mis en valeur s'accroît. Ses produits entrent dans les circuits économiques. Les moines blancs font du commerce et même achètent de plus en plus souvent des rentes, ce que la règle primitive leur interdisait. Victimes de leur propre succès, ils perdent leur originalité. Il revenait désormais à d'autres d'essayer de mettre en pratique les mêmes tendances par d'autres procédés. Il est significatif que l'étude des Cisterciens par M. Dufief s'arrête au moment où commence celle des ordres mendiants par M. H. Martin.

Tels sont quelques aperçus des idées développées dans ce travail à partir d'une documentation, hélas ! lacunaire. Les richesses des chartriers de Buzay, de Melleray ou de la Villeneuve ne peuvent en effet suppléer complètement à la pauvreté ou même à l'absence de documentation concernant les abbayes de Basse-Bretagne. On peut toutefois regretter qu'en arrêtant son étude au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, M. Dufief n'ait pu utiliser les documents de Prières, la dernière née des abbayes cisterciennes de Bretagne. L'étude solide de M. Dufief ne modifie guère les idées généralement admises sur le développement des Cisterciens. Elle les confirme par un exemple régional. Parfois même elle leur donne plus de force. Ainsi, tout le monde admet que les Cisterciens ont établi leurs monastères dans des sites isolés et humides. Quelques historiens ont prétendu qu'ils ne pouvaient faire autrement, les sites plus favorables étant déjà occupés par les Clunisiens par exemple avant leur apparition. En Bretagne, où il y avait tant d'espaces libres, on doit bien admettre qu'ils recherchaient de tels sites.

Guy DEVAILLY.